

## LE RAPPORT RÉALISTE À LA DOMINATION : RÉSIGNATION, CYNISME OU ACCEPTATION SANS RECONNAISSANCE ?

\*

Quand on sent qu'on a peu de chances d'améliorer sa condition et que ce sentiment ne se teinte ni de désespoir ni de ressentiment, on est conduit bon gré mal gré à adopter les attitudes qui rendent "vivable" une pareille vie, en éludant la conscience trop vive des possibilités interdites : on tend à se représenter comme des lois de la nature les contraintes sociales ; on en fait des données premières et universelles de "la vie". Sous la forme rudimentaire du fatalisme, de telles attitudes n'ont généralement pas d'accent tragique ; même si certaines formes de la résignation ont leur dignité, elles s'apparentent surtout à la réaction du conscrit contraint de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Au niveau le plus bas, nous trouvons tout d'abord l'acceptation pure et simple : "La vie est dure, on n'y peut rien". Il faut s'en accommoder et ne pas aggraver la situation par des récriminations inutiles : "On verra bien" - "Qui vivra, verra" - "Si ça doit arriver, ça arrivera" - "C'est la vie" - "Il faut faire aller", "prendre la vie comme elle vient". Certaines de ces expressions sont teintées d'un morne fatalisme : "La vie est toujours comme ça pour les gars comme nous". Plus souvent, l'acceptation s'essaie à être sereine : "Il faut prendre la vie comme elle vient", mais aussi "se débrouiller comme on peut" - "Serrer les dents" - "Il ne fait pas toujours nuit de bonne heure" - "Ce qu'on a, on n'en manque pas" - "Moins on en parle, mieux ça vaut" - "Dans cent ans, ça paraîtra peu de chose" - "Il y a pire" - "Bah, on vit d'espoir" - "La nuit ne tombe pas toujours aussi tôt" - "Ça sert à rien de se plaindre". On peut toujours espérer un coup de chance, mais on ne compte pas réellement là-dessus : "Faut faire aller avec ce qu'on a" - "se débrouiller tout seul" - "Comme on fait son lit, on se couche" - "Comme à la guerre, il faut s'aménager un petit coin peinarde". Une telle sérénité n'est pas celle des aristocrates à monocle, c'est celle des "classes inférieures", mi-stoïque, mi-fataliste. T.S. Eliot écrit quelque part que le stoïcisme est une forme de l'arrogance exprimant un refus de s'humilier devant Dieu. Le stoïcisme des classes populaires est davantage une réaction de défense qui manifeste le refus de s'humilier devant les hommes. Une femme du peuple qui a réussi à mettre un shilling de côté sur l'argent du ménage vous dira qu'elle est "très heureuse", l'adverbe donnant à l'adjectif sa valeur absolue. Il en va de même pour la tolérance, exprimée par la formule "Bien vivre et laisser vivre". Cette tolérance trouve ses racines, d'une part, dans le sentiment de solidarité qui tient au fait que les membres des classes populaires affrontent tous les mêmes conditions de vie et, d'autre part, dans l'absence d'idéalisme favorisé par ces conditions. Quand on ne s'attend pas à grand-chose de bon dans la vie, il est bien difficile de s'élever jusqu'à l'indignation morale. Après tout, il ne sert à rien de se faire des problèmes à propos de tout et de rien ; il y en a bien assez comme ça : "Tenons-nous peinarde". Cette tolérance va de pair avec le conservatisme et le conformisme dont j'ai déjà parlé. Bien que contradictoires, tolérance et conformisme n'entrent que rarement en conflit et tendent à se renforcer mutuellement, les deux attitudes coexistant comme solutions alternatives puisque l'on a recours tantôt à l'une, tantôt à l'autre, selon les circonstances . (...)

Tout le monde part de l'idée que, à l'atelier, à l'usine, dans le monde des patrons, "c'est le fric qui compte" - "qu'ils sont tous après le flouze". Les classes populaires ne sont pas à même de prendre une vue d'ensemble de la vie économique et de ses conflits ni de tenir une comptabilité des coûts et des profits. Mais situées, en quelque sorte, au plus près et au plus intime des processus d'exploitation, elles occupent, en revanche, une place privilégiée pour voir à l'oeuvre, dans leurs moindres détails, la libre entreprise et l'égoïsme des nantis : les gens du peuple qui servent d'intermédiaires entre clients et patrons sont bien placés pour connaître les petits carottages de l'économie de marché. Pour "arriver", il faut savoir carotter, "se démerder" et "baiser le client". Un artisan, travaillant pour un entrepreneur plus ou moins honnête, vous dira "qu'il n'y a que la fauche qui paye". Même si, de son côté, il remplit honnêtement son contrat, il se fera un devoir - afin de ne pas passer pour une cruche et de montrer qu'"il est à la coule" - de laisser entendre qu'il n'est pas en reste et que, lui aussi, sait carotter sur les détails. C'est aussi qu'il a conscience du gouffre qui existe entre la morale proclamée et la réalité : il se souvient des années 30, du chômage, des mises à pied et de l'égoïsme des patrons. On ne la lui fait plus, c'est toujours le fric qui a le dernier mot et il n'a que l'embaras du choix pour le dire : "Tout ça c'est un grand racket pour se faire du fric" - "Ya que le fric, le fric, le fric" - "Tout le monde pense qu'à ça" - "C'est qu'une machine à fric" - "Au bout du compte, c'est chacun pour soi" - "Les gens pensent qu'à se faire du flouze" - "Si on y regarde de près, il y a des questions de fric derrière tout" - "Ils cherchent qu'à carotter" - "On n'a rien pour rien" - "Ils ont toujours un truc pour baiser le monde". A côté de ces expressions, une devise comme "l'honnêteté paye toujours" est aussi démodée que l'écriture où elle était calligraphiée à la pointe à graver et qu'on accrochait à la tête du lit de cuivre dans les foyers populaires. Il faudrait être idiot pour ne pas "piquer" ou "se débrouiller" toutes les fois qu'on le peut : "Faut bien vivre, non ?" - "Ils me baisent bien, je vois pas pourquoi je ferais pas pareil" - "Je vais pas me casser la tête pour le patron" - "Je m'en fous (si quelque chose ne va pas à l'usine) ; je suis pas payé pour penser".

A entendre les membres des classes populaires utiliser quotidiennement ces expressions, on pourrait croire à un cynisme achevé de leur part. Mais il faut prendre garde que ce genre de discours, presque toujours symbolique, relève avant tout de l'affirmation de principe : on veut montrer qu'on n'est pas un imbécile, qu'on ne prend pas les vessies pour des lanternes et qu'on ne se fait pas d'illusion sur la marche du monde ou les profits de l'industrie. Il en va de même de l'attitude populaire envers la vie publique et les organismes officiels. J'ai déjà mentionné le cynisme bon enfant des gens du peuple à l'égard du clergé : "C'est un bon métier quand on peut décrocher la timbale" - "C'est formidable, ils arrivent à se faire payer pour ne rien foutre". La même attitude, plus acerbe encore peut-être, prévaut à l'égard de la politique et des hommes politiques. On admet sans discussion que les politiciens sont "tous des escrocs ou des voleurs", "des gens qui se remplissent les poches", "des types qui se sont trouvés un bon fromage", "qui pensent qu'au fric", "des baratineurs". Dire de quelqu'un qu'"il se pose là" comme homme politique revient à dire que c'est un "type qui cause, cause, et que c'est tout ce qu'il sait faire". On entend dire aussi : "Nous autres on n'a rien à attendre de types comme ça". Il n'y a, bien sûr, rien de neuf là-dedans, mais ces expressions sont utilisées de plus en plus fréquemment et tendent à s'appliquer sans nuances à tous les aspects de la vie publique . (...)

[Les gens du peuple] se méfient des politiciens qui, en voulant faire le bonheur du peuple, suscitent toujours le scepticisme et l'ironie : "On connaît la chanson", disent-ils. Ils se moquent des idéologues et de leurs belles phrases : "Ça ne prend pas avec moi" ; mais au fond on n'en veut pas vraiment à "ces gens là". L'humour à l'égard des "autres" est facilement satirique. Le refus réaliste de se laisser "avoir" et le besoin de "se remonter le moral" ont une part égale dans la gaîté des gens du peuple. Mais si cette gaîté les aide à faire face elle tend aussi à les enfermer dans leur monde comme dans un ghetto, ainsi qu'il arrive souvent lorsque l'ironie devient le trait principal du caractère. Elle les rend raisonnables et sagaces, calmes, réalistes et pleins de sang-froid en période de crise ; mais, lorsque ces qualités ne sont pas équilibrées par d'autres traits, elles deviennent vite des limitations .

R. Hoggart, La culture du pauvre, Paris, Minuit, 1970, pp. 137-138, 333-334, 183.

\*  
\* \*  
\*